



ENTRETIEN AVEC Kmar BENDANA

Chercheuse à l'IRMC depuis 1995, et professeure émérite d'histoire contemporaine à l'Université de La Manouba.

D'UNE LANGUE À L'AUTRE : LA TRADUCTION ET SES DÉFIS

L'IRMC s'est déjà livré à la traduction d'ouvrages du français vers l'arabe en vue de mieux diffuser les ouvrages de SHS en Tunisie. Quel est votre point de vue à ce sujet ?

La traduction du français vers l'arabe, et plus généralement pour toutes les langues, pose des défis multiples. Savoir quel contenu traduire, comment perdre le moins possible le sens originel, restituer autant que faire se peut forme et fond en passant d'une langue à l'autre, etc. Passer d'une langue à l'autre est un enjeu lourd qui se superpose à celui de la réflexion scientifique (un mode de traduction en soi) : comment faire entendre un propos dans plusieurs langues à des publics différents ?

La question est d'autant plus centrale que nous traversons une époque où nombre de publics – et lecteurs potentiels – sont privés d'une pensée politique, économique, écologique, sociale, faute d'accessibilité à la langue d'expression. Beaucoup d'auteurs restent méconnus, la barrière de la langue étant déterminante dans les sciences humaines et sociales comme ailleurs. En réalité, l'enjeu n'est pas tant dans la traduction en elle-même (un métier qualifié à confier à des spécialistes) que dans le système de circulation du savoir, des savoirs et des savoir-faire de la recherche.

C'est là une contradiction forte avec l'époque que nous vivons : le numérique fait des miracles, il abolit les distances géographiques, il permet de tisser des liens même quand les conjonctures sanitaires tendent à nous isoler, il rassemble les populations envers et contre toutes les barrières de la langue (Google traduction n'a plus de secret pour personne !). Pourtant, la question de la traduction des études de SHS reste d'actualité. Comment se fait-il qu'à l'ère de la mondialisation, nous nous heurtions encore aux barrières de la langue dans la recherche ?

Quelles en sont, selon vous, les conséquences sur la recherche ?

La recherche se fait partout, quelle qu'en soit la langue ; il y a dans le monde entier des universitaires qui « cherchent », mais reconnaissons que le savoir en humanités ne circule pas partout, notamment en lien avec une « géo-politique » de la langue.

Je dirais, pour résumer, qu'il existe une langue dominante *versus* une langue dominée – pour reprendre des termes que la recherche fait émerger. C'est un peu comme si le monde arabe était un terrain d'application de théories fabriquées ailleurs, dans d'autres langues (majoritairement occidentales). *Grosso modo*, le Nord théorise et le Sud sert de terrain d'expérimentation. Il faut trouver un moyen de dépasser cette dichotomie ; après tout, toutes les régions et cultures du monde ont quelque chose à apporter aux humanités, et tout terrain est porteur en lui de cadres théoriques et de manières de voir.

Lors de votre échange avec Augustin Jomier autour de son ouvrage sur l'ibadisme en Algérie¹, vous avez parlé de « langue de la théorie », notamment celle de l'arabe classique et littéraire versus la langue du concret, du réel, du terrain, i. e. les langues dialectales. Pouvez-vous nous en dire davantage ?

Il y a là des enjeux profonds, qu'il faut percevoir en diachronie, à travers l'histoire des langues : l'arabe classique, littéraire, est-il accessible à une majorité de Tunisien-ne-s pour lire la science d'aujourd'hui ? Allons plus loin : nous appartenons à une communauté linguistique qui s'étend sur plus d'une vingtaine de pays.

1. JOMIER Augustin, 2020, *Islam, réforme et colonisation. Une histoire de l'ibadisme en Algérie (1882-1962)*, Paris, Éditions de la Sorbonne. Cet ouvrage a fait l'objet d'une présentation-débat organisée par l'IRMC et animée par Kmar Bendana, disponible [en ligne](#).

La langue est partie prenante de l'identité des peuples arabes, et les dialectes fourmillent sur des milliers de kilomètres. Cette donnée géopolitique, culturelle et humaine peut nous aider à être solidaires. Il faut en tirer les bonnes démarches, et penser au devenir de la langue arabe, aux possibilités d'exploiter les parlers régionaux. Je viens d'une génération qui a été élevée à la radio, l'oral était à l'honneur ; j'ai donné des cours de dialecte tunisien quand j'étais étudiante. J'aurais pu en faire une spécialité, j'adorais cela.

Or, cette langue a été dépréciée, déclarée impure, impropre à la réflexion. Les choses évoluent pourtant, les révolutions arabes n'ont pas parlé en langue classique, pas plus que les révolutions « occidentales » n'ont parlé en latin. On l'a vu sur les réseaux sociaux : la créativité de l'internaute tunisien dans l'adaptation de sa langue à l'ère numérique et au monde connecté se voit ailleurs ! Quelque chose a commencé, peut-être une évolution langagière autant que sociale. J'en vois des signes dans ma façon de communiquer avec les étudiants ou les collègues. Je l'ai longtemps gardé pour moi, mais je prends beaucoup de plaisir à *switcher* d'une langue à l'autre quand j'enseigne. Finie la pureté d'une langue immaculée, sortie tout droit du dictionnaire pour atterrir dans les oreilles sages et attentives d'un public

unilingue. Je considère qu'une langue vivante doit vivre, que nous sommes entrés dans un temps autre, celui où les langues ont plusieurs facettes, plusieurs réservoirs et usages. On peut aimer les grandes tragédies, la langue classique, le Coran et l'alexandrin, mais cela ne doit pas pour autant interdire de penser la langue, *a fortiori* la langue arabe, pour des perspectives futures.

Et, qui sait ? Peut-être que Facebook et Internet feront pour les dialectes arabes ce que l'imprimerie a fait pour les langues européennes vernaculaires : débattre, critiquer, diffuser, croiser, inscrire noir sur blanc avant de penser une grammaire codifiée et des normes morphologiques, à l'instar de celles des langues de nos voisins d'en face.

Comment voyez-vous le rôle de l'IRMC dans cette évolution linguistique ?

L'IRMC peut répondre à deux besoins importants : poursuivre une histoire commune entre la Tunisie et la France, élargir et diversifier un savoir-faire public de la recherche. Fruit d'une histoire universitaire, l'IRMC a un devoir de mémoire, autant que de transmission vers les générations futures : il faut assumer les héritages, les générations futures :



"Through the Tunisian South". © Skander Khlif

les étudier, les enrichir et les faire connaître. L'avenir est aussi là : dans la prise en charge de notre passé commun avec tous ses aspects, sans tabou ni silence sur quelque sujet que ce soit. Je refuse l'expression : « Du passé faisons table rase » ! Une société sans passé peut difficilement se comprendre et penser un avenir.

L'IRMC a surtout un rôle institutionnel : aménager la transmission critique d'un savoir-faire de la recherche, autant que d'un savoir-diffuser les fruits arrivés à maturité. Je ne pense pas qu'un institut de recherche doive assumer le rôle de réformateur. Je préfère le voir

comme un lieu de relais, de transmission d'un héritage, d'espace de communication. Ce rôle de courroie doit se prémunir contre les bouleversements du monde afin d'assurer une continuité de la connaissance : nous avons besoin d'institutions capables de garantir nos acquis scientifiques contre l'érosion du temps. Les évolutions des usages linguistiques dans la recherche se jouent parallèlement, et sans doute feront-elles leur entrée dans la recherche. C'est du moins ce que je souhaite.

Propos recueillis et mis en forme par Selma HENTATI

L'ORAL À L'HONNEUR : QUAND PUBLIER N'EST PAS TOUT

par Katia BOISSEVAIN

J'aimerais, dans ce court billet, insister sur la place incontournable des échanges oraux dans les métiers scientifiques. Je souhaite souligner le fait qu'il n'y a pas, dans les laboratoires et centres de recherches en général, et à l'IRMC en particulier, de cloisonnement entre les formes d'expressions orales et écrites. Peut-être la circulation entre écrit et oral bénéficie-t-elle des dimensions du centre et de son jardin.

Le lien entre oralité et écriture scientifique est profond et indéfectible, mais la relation entre les deux est plus complexe qu'il n'y paraît. L'écriture, l'ouvrage, le « papier », l'œuvre, est l'aboutissement d'une pensée qui peut naître dans l'oralité, un échange vif, une image frappante, le charisme d'un exposé ou l'attrait d'une formule. Les séminaires, présentations orales des terrains, discussions critiques et échanges de vive voix sont les lieux où se fabrique la pensée, à plusieurs, entre pairs (ou non) issus de mêmes disciplines ou voisines. On qualifie souvent le « livrable » de résultat, alors qu'il s'agit en réalité d'une étape qui permet de fixer un temps l'état de la connaissance sur un domaine, avec les questions qui le limitent.

Dans les pratiques de l'IRMC, l'écrit ne supprime pas l'oralité, loin s'en faut. Un-e chercheur-e est rarement seul-e dans son bureau, à son ordinateur, mais plutôt en dialogue constant avec lectures et collègues. On pourrait presque dire, et la plaisanterie ne serait pas loin de la vérité, qu'ils et elles « sont plusieurs dans leur tête ». La parole, l'oral, l'échange, la rencontre nécessitent des

lieux propices, des espaces protégés, et l'IRMC en est un bon exemple, abrité dans sa villa de Mutuelleville sans être à l'écart du monde.

Nous savons que la connaissance est le résultat d'une vraie conversation entre les deux états de parole et de pensée, l'oral et l'écrit, à valeur égale et complémentaire. Que dire alors des systèmes d'évaluation des sciences, pour lesquels il nous faut compter le nombre de publications, sans parler du nombre de leurs citations ? Les séminaires et colloques, s'ils sont également énoncés, avec une préférence pour les rencontres « internationales » sur les « nationales », laissent dans l'ombre l'épaisseur d'une bonne part de la genèse des idées, des méthodes et de leur formulation.

Or, le travail de recherche est long, cumulatif, sinueux. La pensée scientifique se doit d'être « radicale » dans le sens où elle s'évertue à aller à la racine des choses, sans nécessairement en traquer l'origine. Elle cherche le concept le plus heuristique possible, forgé au contact des voix émergentes des terrains et dans la comparaison avec d'autres. Les rencontres permettent ce chemin d'élaboration lente et concentrée. Sans oralité, pas de respiration, pas de circulation et pas de science¹.

1. Une des dernières publications de l'IRMC porte sur les rencontres de scientifiques au sein des Instituts Pasteur et des avancées accomplies à ces occasions, le tout restitué sous forme de dialogue ininterrompu entre les chercheur-e-s et scientifiques participant à l'ouvrage. Cf. MOULIN Anne-Marie (dir.), 2022, *Histoire orale des Instituts Pasteur. Parler de science au Maghreb*, Tunis, IRMC-Nirvana (disponible sur le [site de l'éditeur](#)).